

RAPPORT N° 15

LE FOUTA DJALLON

Présenté à

Monsieur le Gouverneur Général de l' A.O.F

par

Madame Savineau,

Conseillère Technique de l'Enseignement

RAPPORT N° 15

LE FOUTA DJALLON

Présenté à

Monsieur le Gouverneur Général de l' A.O.F

par

Madame Savineau,

Conseillère Technique de l'Enseignement

ITINERAIRE :

MAMOU.....	16 et 17 Avril
LABE.....	18 et 19 Avril
MALI.....	20 Avril
PITA.....	21 et 24 Avril
DALABA.....	25 et 26 Avril
GAOUAL.....	10 Mai

-----000-----

.....

La population du Fouta Djallon étant toute entière foulah, nous l'examinerons dans son ensemble. Puis, nous reprendrons la division par postes, pour l'étude des services administratifs.

LES CHEFS

Il importe, en étudiant les Foulah, de ne pas oublier qu'ils forment trois classes : les chefs, les foulah libres, les matchoudo anciens captifs. Les chefs sont puissants et disposent de toute la population. Leur manière de vivre va nous indiquer leur degré d'évolution.

a) Chef de canton de Labé

Il vit dans une énorme case ronde coiffée presque jusqu'au sol d'un toit de paille habilement travaillée. Cette case n'a pas de pilier central. Elle est construite sur le même principe, et avec les mêmes supports de bois sculpté que le lit peulh du Niger. Mais ce lit nous ne le retrouverons ici nulle part.

Le mobilier, très simple, est mi-arabe, mi-européen. Cette case est doucement éclairée et d'une propreté parfaite.

b) Chef de canton de Mamou

Il habite une villa construite à l'europpéenne. Les menuiseries sont peintes en bleu céleste. Grand salon meublé à l'arabe. Chambre avec lit et armoires. Aucun de ces objets qui indiquent le caprice un peu puéril. Ordre parfait. Propreté scrupuleuse.

c) Chef de canton de Yambéring.

Le chef défunt avait sa villa, du même style que la précédente. Il ne l'habitait pas mais vivait dans une case ronde. Nattes, fauteuil d'osier, petit lit à moustiquaire très blanc, virginal. Jardin formé de corbeilles cailloutées, bordées de verdure, allée de rosiers.

Tout cela est entretenu en parfait état et inhabité. Le fils et successeur du vieux chef a de même deux cases, une européenne, une indigène.

.....

-3-

d) Chef de canton de Dalaba

C'est le chef suprême du Fouta. Il possède une maison entièrement européenne : salon colonial garni de cretonnes disparates, salle à manger Henri II, chambres, " faubourg St Antoine". Petites pièces, gros meubles. Le rêve d'un employé, aux environs de Paris. Ce logis a été meublé, organisé par le médecin auxiliaire et sa femme, qui ont dû, ce faisant, penser tristement au leur, qui est une paillote.

Tierno Oumarou n'habite pas sa maison européenne, il la prête aux fonctionnaires de marque, lorsqu'ils passent. Son logis est indigène.

FEMMES de CHEFS

Toutes les femmes de ces chefs sont logées à l'indigène, chacune dans une case aussi grande et plus ornée que celle de son mari. Parfois, le lit est européen. Partout, un ordre, une propreté qu'on peut qualifier d'admirables. Les plus somptueuses de ces cases sont celles des femmes du chef de Labé. Elles sont cernées d'une banquette de terre qui se relève et s'incurve pour former un ou deux divans. Le

sol, les murs, sont gravés en creux d'ornements sinueux. Les portes cloutées s'encastrent dans un cadre guilloché. Le tout bien conçu et parfaitement exécuté. Des cuvettes émaillées, toutes blanches ou multicolores, l'une couvrant l'autre, forment un imposant étalage, couronné par des soupières de faïence. Parfois, la pile s'appuie sur un support de bois, en forme de sablier, parfois sur un estagnon reluisant. La case de la première femme est décorée de peintures bleues qui rappellent les faïences de Samarkande. Celle de la deuxième s'orne de panneaux fleuris, de fabrication japonaise.

La vie de ces aristocratiques ménages, si elle emprunte un certain confort à l'Europe, demeure on le voit, strictement .../...

.....

-4-

indigène. Les enfants couchent sous le toit bas, dans l'espace de couloir qui entoure la demeure. Les cases de servants sont petites et très sales.

UN COUPLE CHEF

Je dois à M. ORCEL, chef de la subdivision de Pita, d'avoir connu le chef de canton de Maci : Tierno Ousmani Ba et sa femme Diara Diallo.

Je distinguai Diara du premier coup d'œil, parmi les notables groupés pour me recevoir. Petite et vêtue d'un caraco bleu à pois blancs, elle n'était pas une figurante, mais une personne qui regarde, sourit, parle et au besoin dirige.

Tierno Ousmani est un ancien adjudant, jeune et beau. Il porte le grand boubou avec grâce et parle très bien le français. Du temps qu'il était militaire, il a épousé Diara, sa parente ; Diara, fille de marabout avait un peu fréquenté l'école coranique,

puis (ce qu'elle n'avoue pas) elle était devenue "femme de blanc", c'est pourquoi elle parle suffisamment le français, elle aussi. Ils ont vécu à Conakry, à Dakar et n'y ont pris aucun goût pour les intérieurs modernes. Leur case est pleine de tous les cuirs brodés, de tous les tapis à rayures, dans un beau désordre. Mais Ousmani et Diara y vivent ensemble. Ousmani a bien deux autres femmes " parce qu'un chef doit faire beaucoup de cuisine et nourrir ses visiteurs". Peut-être aussi parce qu'il lui faut des enfants et que Diara a perdu les siens ? Mais les deux femmes d'Ousmani habitent "quelque part, par là" et il leur a signifié, en les épousant, que Diara serait toujours sa vraie femme. C'était à prendre ou à laisser. Diara a tempêté. Maintenant, "si elle n'est pas contente, elle le garde dans son cœur ". Ainsi conversons-nous tous trois gentiment.

Et puis, ensemble, ils me montrent les réserves de la S.P.¹ Et c'est Diara, qui soupire : Tant d'arachides aux coques vides, mangées par les rats.

.....

-5-

Et les bœufs qui ont crevé, les 18 charrues inutilisées, tant de peine qu'on avait prise et tout à refaire !

Je m'enquiers des femmes foulah :

- Elles sont heureuses, dit Ousmani.

- Non, dit Diara. Les femmes riches sont heureuses. Mais il y a beaucoup de pauvres ménages qui récoltent juste de quoi payer l'impôt, à peine de quoi manger.

¹ Société de Prévoyance

Voyant la jeune femme si éveillée, si sensible, je l'ai priée de s'occuper des femmes, des enfants, de les envoyer au dispensaire, à la Maternité, de se mettre en rapport avec le médecin-auxiliaire.

Mari et femme ont parus consentants. M. ORCEL cultivera ces bonnes dispositions.

FOULAHS LIBRES

Un planteur de mille orangers se fait construire une case ronde, d'un modèle nouveau : L'intérieur forme un grand hall de réception, meublé à l'indigène. Sous la vérandah, élargie, sont aménagées très simplement, des chambres, des douchières, un bureau.

Un tel luxe est exceptionnel. En général, le foulah, appauvri par la suppression de l'esclavage, vit misérablement, dans des cases petites, chancelantes, malpropres. Il est remarquable que rien ne se trouve, ici de l'exquise propreté peulh, si soigneusement entretenue même sous l'abri des nomades. Les Foulah, Peulhs métissés, ont, à cet égard, dégénéré... Sous l'immense coupole du chef, comme sous le modeste toit du cultivateur, leur logis rappelle, avec sa banquette circulaire, son plafond de bambou formant grenier, la case des gens du Sud : GUERE, GUERZE, KISSI. Mais là, aussi une propreté scrupuleuse régnait, qui s'est perdue.

.....

ANCIENS CAPTIFS

Entre le logis du foulah et celui du matchoudo², ancien captif, nulle différence. Il y a des matchoudos³ aisés, m'a-t-on dit. Ceux que j'ai vus étaient misérables. Devant l'un d'eux, je trouvai un gaillard aux dents aurifiées et parlant le français : un ancien tirailleur.

- Pas trop de corvées ? lui dis-je.

- Corvée c'est tout le temps, répondit-il d'un air naïf.

Il m'explique que, forgeron, il travaillait trois jours pour lui, trois jours pour son maître qui, ces jours-là, le nourrissait de riz. Il recevait en outre trois boubous par an et paraissait satisfait.

FEMMES FOULAH

Le distingué M. BALDE SAIKOU, de race peulh et instituteur à Dalaba, donne sur l'évolution de la femme foulah d'intéressants aperçus :

Selon l'ancienne coutume, dit-il, la fille vivait en quelque sorte cloîtrée, sous la surveillance de sa mère et dans la crainte de son père. Elle était, dans la famille, une sorte d'étrangère, qui bientôt partirait chez le fiancé auquel déjà, on l'avait liée.

Recluse et oisive (les captives faisaient tout l'ouvrage) la jeune foulah rêvait au fiancé entrevu. Elle devait le fuir, de sa coquette dérobade naissait, pourvu que l'homme fût jeune, un mutuel amour.

Le fiancé versait à son beau-père une très petite dot, le père constituait à sa fille, un douaire important : captifs, bétail, bijoux. Ainsi mariée, la jeune foulah n'était pas sans autorité dans le ménage. Elle gérait ses biens avec compétence, et surveillait

² Version originale : matchoudou

³ Version originale : matchoudous

jalousement son mari. Elle était fidèle, peut-être par crainte des 80 coups de fouet réservés à l'adultère. Divorcée, elle devait se remarier dès .../...

.....
-7-

les délais de viduité écoulés. On lui imposait au besoin un mari. Quel que fût son âge, une femme foulah devait avoir, pour la forme, un époux qui la mènerait en terre, sinon le paradis lui restait disait-on, fermé.

Le Fouta-Djallon était alors un pays clos. Les blancs sont venus et, d'abord, ont supprimé l'esclavage. La femme foulah a dû sortir de son oisiveté.

Puis des boutiquiers sont venus et des étrangères aux vêtements brillants, multiples. Les maris foulah, ruinés par la perte de leurs captifs, ne pouvaient pas parer leurs femmes. Et puis, ce n'était pas l'habitude. Elle se sont faites teinturières, marchandes, cultivatrices, tricoteuses et ont acheté les claires mousselines, les cuvettes d'émail dont la blancheur parfaite les charmaient.

La crise est venue. Les hommes qui cultivaient pour l'exportation, ont été ruinés. Les femmes, qui travaillaient pour l'intérieur n'ont presque rien perdu. Elles ont nourri leurs maris, profondément humiliés, qui ont dû faire des concessions. Vêtue tour à tour «à la Sénégalaise» et «à la civilisée» (la longue camisole couvrant les pagnes) la femme foulah des centres copie «l'exubérance verbeuse et les sans-gêne de la Soussou, l'esprit de commerce et la liberté de tenue de la Malinké». Mais non point, hélas ! les qualités ménagères, de la première, non point, de la seconde, la «compassion aux peines de son mari.»

Les maris se fâchent, certaines femmes plient, d'autres résistent et obtiennent gain de cause. Beaucoup sont répudiées ou s'évadent.

Mamou ne leur suffit pas, il leur faut Kindia, Conakry, Dakar. Elles cherchent la proximité des camps de tirailleurs et là, le mari abandonné n'ose guère de montrer. Elles reviennent, couvertes de bijoux, et les exodes se multiplient.

.....

-8-

Les pères sont plus qu'inquiets, angoissés. Les jeunes gens voyagent, les vieux prennent moins d'épouses. A douze, quatorze ans, les filles ne sont pas fiancées. Que deviendront-elles ? Leurs pères les offrent sans dot et pour les décider, leur promettent de leur donner, non plus des bœufs comme autrefois, mais des bijoux et des pagnes, un lit, des cuvettes en grand nombre, un boy, une boyesse.

La fiancée met du rouge aux lèvres et s'en va au bal danser à l'européenne, avec tous. Elle ne demande même pas la permission. Le fiancé approuve, et à bon escient : ces réunions sont innocentes.

Evolution hardie, mais bien creuse. Il faut instruire les filles, dit M. BALDE SAIKOU. Alors naîtra un pouvoir familial partagé : «l'homme commandera au dehors et obéira à la maison. Il sera aimable pour pouvoir se faire aimer». Une telle formule - à laquelle plus d'un blanc n'adhérerait pas - montre qu'un noir peut non seulement comprendre, mais témoigner d'une entière bonne volonté.

M. BALDE-SAIKOU s'est lui-même efforcé vers une telle formule matrimoniale. Il a fait de sa femme non évoluée, une maîtresse de maison, qui préside la table de famille, qui parle le français et le lit. Ils ont ainsi vécu dans des postes extérieurs au Fouta. Mais à Dalaba, ils doivent reprendre les habitudes indigènes, ou voir leur famille s'écarter d'eux. Ils se sont soumis sans trop de peine.

TRAVAUX FEMININS

Les femmes foulah font de jolis plateaux, en paille de plusieurs couleurs.

Elles vont cueillir la paille au bord des marigots, la font cuire dans des teintures végétales, puis sécher. Il faut 8 jours pour tresser un plateau moyen, les heures de .../...

.....

-9-

travail ménager étant à déduire. Ce plateau se vend 2 francs.

L'ESSENCE D'ORANGES

La principale industrie du Fouta-Djallon, c'est l'essence d'oranges. Le premier oranger a été planté à Bouria, il y a près d'un siècle et s'est rapidement multiplié. Sucrées et parfumées, les oranges de Guinée parurent sur les tables européennes, jusqu'à Dakar. Elles valaient, au Fouta-Djallon de 4 à 10 pour 0fr05.

Il y a six ans, un Européen eut l'idée de fabriquer l'essence d'orange. Il apporta des machines et obtint un produit impur, qui se corrompait facilement.

Un autre Européen essaya le grattage à la cuillère. Sur une simple cuillère de fer, en grattant tout un fruit, on obtient une simple goutte d'un liquide jaune. La qualité est parfaite. Il suffit de gratter des oranges, par millions...

C'est pourtant ce qu'ont fait les Foulah. Ou plus exactement ce qu'ils ont fait faire à leurs femmes, à leurs enfants.

Nous voici une fois de plus, en présence de cette main-d'œuvre familiale dont l'effort est considéré comme négligeable.

Essayons de l'estimer, cependant. D'après les renseignements recueillis tant à Mamou qu'à Labé, à Mali et Pita, il faut 1.000 oranges, environ pour faire un litre d'essence. Un oranger peut donner de 2 à 5 litres.

Un litre d'essence exige donc la cueillette de 1.000 oranges, soit une demi-journée. Ensuite, on s'assied sous l'arbre pour gratter. En grattant de 8h à 17h avec seulement un petit arrêt pour manger (soit au moins 8 heures de travail, il faut deux jours pour remplir le litre. « Ce n'est pas dur, disent les Européens, ils font ça en bavardant ». Evidemment une force .../...

.....
-10-

herculéenne n'est pas nécessaire. Mais à gratter en serrant la cuillère, bien avant la fin de la journée on a mal aux mains, mal au bras, mal au dos. Ensuite, il faut porter l'essence (4 ou 5 litres dans un petit panier) au lieu de vente. Quelques-uns franchissent 120 et même 150km. En marchant nuit et jour, ils font la route en deux jours. Ensuite, il faut rentrer.

Estimons la moyenne du portage de 4 bouteilles, aller et retour à 2 journées de 16 heures. Ce sont 8 heures par bouteille et avec la cueillette (6 heures) le grattage (16 heures) un total de 30 heures.

Pour quel profit ? Suivons le vendeur :

Voici les mêmes commerçants, européens et syriens, qui achetaient l'or à Siguiri. Et leur réputation est toute pareille : l'Européen achète honnêtement, le syrien vole.

Récemment encore, il "mesurait" l'essence au jugé dans une carafe à eau. On a maintenant imposé l'éprouvette cylindrique, graduée. Mais on a oublié de dire qu'elle

devait contenir 1.000 cm. Ils se sont procurés des éprouvettes de 750cmc. Ici, ne s'arrête pas l'astuce du Syrien. Entre le sommet de l'échelle graduée et le bord de l'éprouvette un marge de trois doigts, il la remplit. Et de plus, placé au-dessus de la bombonne, il faut déborder le liquide. Puis, vite, il jette le tout dans la bombonne.

Autre expédient : placer au fond de l'entonnoir une éponge qui absorbe une partie du liquide. Que l'homme, pris de soupçon, refuse de vendre, on lui rend la quantité annoncée strictement. Et s'il proteste, on l'expulse. Il proteste rarement : ne sait-il pas que, du fort au faible, "c'est comme ça" ?

.....
-11-

L'affaire conclue, il s'agit, pour le Syrien de payer. C'est 35Frs le litre à Labé comme à Mamou. D'où vient qu'à mi-chemin, à Pita, ce soit 25Frs ? J'ai tout lieu de croire qu'à Labé tout au moins, 35Frs est un prix officiel et le prix réel 25Frs.

D'ailleurs, l'homme de brousse ramasse les billets sans les compter.

Entre Labé et Mali, au campement de Yambéring, j'ai trouvé un acheteur d'essence. Il était muni de l'éprouvette réglementaire et même d'une balance. Le reçu de patente qu'il exhiba était au nom d'un Syrien de Labé.

Un timide petit gars lui présenta une bouteille à bière, en vida le contenu dans l'éprouvette et mit l'éprouvette sur la balance, avec une pierre, pour la tare, et des poids :

8 francs dit-il... A 25Frs le kilo.

Comme je m'étonnais de ce tarif qui mettait l'essence à 21Frs 25 le litre (un litre d'essence pèse 850gr) l'homme s'embrouilla, affirma qu'il avait dit : "35Frs", me montra, dans l'éprouvette, le niveau du liquide : 325ème.

Cette fois, nous arrivions, à 24,60 le litre. Pourquoi cette différence? Je fis poser sur cette balance l'éprouvette vide et sa tare : La pierre était plus légère.

Ainsi le Syrien fait acheter en brousse à 25Frs le kilo (sinon quel besoin d'une balance ?). L'acheteur est appointé mais non intéressé aux affaires. Il cherche à voler. Celui-là manquait son coup, un autre le réussit.

Et maintenant, que le producteur se rende à Labé, à Mamou, il obtiendra sans doute, malgré l'astuce du Syrien un meilleur prix. On n'ose pas, près du poste administratif, ce qu'on ose en brousse. Mais le Syrien fera tout son possible pour reprendre, contre un minimum de marchandises, l'argent qu'il vient de donner. Pour l'homme ébloui qui contemple, dans .../...

.....
-12-

sa main, plusieurs billets et ne sait plus quelle peine ils représentent (est-ce même sa peine à lui ?) tous les prix sont majorés. Ce qui n'empêche pas la pesée, la mesure d'être fausses : un plateau de balance plus lourd que l'autre, des poids évidés, un "mètre" non gradué, simple marque sur le comptoir.

Mais un cadeau pour finir : boîte d'allumettes ou paquet d'aiguilles. La victime s'en va comblée.

Européens et Syriens font encore d'importants bénéfices en jouant sur la variation des cours, qui atteint dix francs par litre, en une seule saison.

Revenons au gratteur d'oranges. Ce n'est presque jamais au cours véritable que l'on donne son essence. A 35Frs, il touche 30Frs, peut-être 20. Moyenne 25. Pour les gagner, il a fait gratter 1.000 oranges. Bénéfice : 2 centimes et demi par orange.

Or, vendues pour la consommation, elles valent 10 centimes. A ce prix, il s'en vend très peu et l'exportation n'est pas possible. Mais, avant la fabrication d'essence, une orange se vendait 2 centimes. Écoulerait-on toutes les oranges qui poussent maintenant au Fouta ? Peut-être, si on s'en donnait la peine. Les fruits sont rares, dans les postes du centre et très appréciés. Venus d'Europe, du Brésil, on les paie très cher : Mais s'agit-il du producteur, du consommateur ? Il ne s'agit que de l'intermédiaire. L'essence lui rapporte davantage, à lui.

Fruit déduit, cueilleur, gratteur et porteur ont gagné un demi centime par orange, 5Frs en 30 heures, 1Fr 66 en 10 heures.

Fruit non déduit, les 30 heures ont produit 25 Frs, soit 8Frs 33 pour 10 heures (compte non tenu des années de pépinière et du soin qu'il faut donner aux arbres).

.....

-13-

Selon qu'on envisage la question sous l'un ou l'autre aspect, elle apparaît fort différente.

Peu importe, d'ailleurs, à la femme ou au fils, le prix de leur peine. Il n'est pas pour eux mais pour le chef de famille. Et lui, ayant fait travailler tout le monde, réunit sans effort une somme qui est la bienvenue.

Peu de cultivateurs possèdent assez d'orangers pour ce que la famille ne suffise pas à les exploiter. Mais les grands chefs, quelques notables, en ont planté jusqu'à 1.000. Ils emploient, à cueillir, à gratter, à porter les matchoudo, à qui ils abandonnent un tiers de la production.

Sur un litre à 25Frs, le matchoudo reçoit donc 8Frs33, pour 30 heures de travail : 2Frs 77 par journée de 10 heures, sans nourriture. Ce n'est guère pour le

travailleur, et il ne reste pas, au propriétaire, qu'un centime et demi par orange : pas même les 2 centimes que vaut le fruit. Mais le propriétaire, surtout quand il est chef, paie-t-il le matchoudo ?

Dans l'ensemble, tout le Fouta gratte sans relâche, car l'oranger produit deux récoltes dont l'une commence quand l'autre vient de finir. Et l'essence paie l'impôt. Le Fouta gratte de plus en plus. Pourra-t-il gratter toujours plus ? L'administration multiplie les pépinières, offre des plants et s'étonne : les indigènes n'y tiennent pas ! Alors, ces plants, elle les impose : c'est pour leur bien.

Le directeur de la Compagnie Africaine des Plantes à Parfum, M. POTIER (un homme sérieux dont la maison est honorablement tenue) est moins optimiste.

L'essence d'oranges, dit-il, a valu en France, en 1929 et 1930, 170frs le litre. Elle ne vaut plus que 42 ou 43 francs. La saturation du marché .../...

.....

-14-

est presque atteinte. Encore un peu et ce sera la chute au-dessous du prix de revient.

Or, l'Italie est à craindre. Pendant longtemps elle a, seule, produit l'essence d'oranges : c'est un domaine où elle est puissante et compétente. Elle cherche à mettre en valeur les territoires éthiopiens, et ne peut méconnaître qu'ils sont propices à la culture des orangers. Le jour où l'essence éthiopienne apparaîtra, l'essence d'A.O.F ne pourra pas rivaliser avec elle.

SYRIENS PRETEURS

Les Syriens prêtaient autrefois beaucoup, aux Foulah. Maintenant, ils empruntent peu et remboursent facilement. Pour 500 Frs, ils rendent au bout de 3 mois 550 Frs (40% l'an)

MAMOU

ECOLE

280 élèves en 4 classes. Beaucoup de fils d'employés de chemin de fer, sur 24 foulah, 13 fils de chefs de canton.

37 filles d'employés, de commerçants, de fonctionnaires. Aucune fille de cultivateur. Elles obtiennent rarement les premières places, non par manque d'intelligence, mais parce qu'elles sont rebelles.

Enseignement ménager. Il consiste en lavage, repassage, raccommodage. La cuisine n'avait pas de succès, elle a été supprimée.

Les Syriennes auraient à souffrir des brimades de certains instituteurs qui reportent sur elles l'inimitié qu'ils ont pour leurs pères. Ils leur interdisent de porter le casque, les envoient aux cultures.

L'enseignement agricole, dit le chef de canton plait .../...

.....

aux familles qui déjà pratiquent la culture attelée. On sait qu'un cultivateur est "plus heureux qu'un commis à 300Frs".

Ce qui est mauvais, c'est de faire étudier les enfants et de les laisser à mi-chemin.

OPHELINAT DES METIS

39 garçons. Le plus jeune a 4 ans. Cet orphelinat était dirigé par la femme du précédent directeur de l'école. Epuisée par sa tâche (comme celle de Kankan) elle est restée longtemps malade et les enfants ont été délaissés.

Vêtus d'un petit complet kaki, sale et déchiré, ils ont l'air de petits bagnards. Mais, ils se portent bien. Un nouveau tout chétif s'étonne qu'on se mette à table plusieurs fois par jour.

L'immeuble est vaste, mais le mobilier délabré.

Un jeune ménage qui vient d'arriver, se propose de donner confort et gaieté à l'orphelinat.

MATERNITE

Très petite. 5 lits pour 20 accouchements par mois. On ne peut garder les femmes que 5 ou 6 jours.

Sage-femme douce, intelligente, très propre, élève de l'Orphelinat de Kankan.

DISPENSARE

200 consultations par jour. Manque de médicaments.

Manque de routes pour les tournées.

LABE

Je ne signalerais pas ici la grossièreté à mon égard de M. BADIN, commandant le cercle de Labé, si cette attitude ne .../...

.....

-16-

faisait partie d'un système préjudiciable au service. Je suis arrivée à Labé, le lundi de Pâques, à 11 heures. La dépêche qui m'annonçait n'était pas encore arrivée. Mais j'avais une voiture au chiffre du Gouvernement et un chauffeur en uniforme de garde. J'étais en outre annoncée depuis longtemps par circulaire. M. BADIN que je troublais dans son sommeil, m'a crié qu'il n'était pas à ma disposition, qu'il y avait un campement, où je pouvais aller attendre l'ouverture des bureaux.

M'étant présentée au chef de canton, j'ai visité Labé sans le recours de M. BADIN, et le lendemain, à 7 heures, je me suis présentée au poste. On a souri : M. BADIN n'arrive jamais avant 9 heures 1 /2.

On s'évertua à me cacher l'incurie de M. BADIN, mais j'ai su depuis, et de multiples sources, que M. BADIN paraît une heure ou deux au bureau, avec un livre, et ne s'occupe nullement du service, sinon pour pratiquer une espèce de sabotage en détruisant systématiquement l'autorité de ses subordonnés, en autorisant et récompensant les fautes de service de tel agent indigène, pourvoyeur complaisant.

M. BADIN semble avoir aussi de fâcheuses relations avec une catégorie de commerçants qu'il ferait mieux de surveiller : j'ai vu la voiture du cercle, ornée de son fanion tricolore, figurer au mariage d'un Syrien. Cette toiture, m'a dit un commis

expéditionnaire, avait été louée pour la circonstance. Je ne crois pas à la location.

Mais le prêt était flagrant.

M. BADIN ferait payer ses réceptions de nouvel an par la Société de Prévoyance.

Tout la Guinée parle de M. BADIN, dont la gestion ruine Labé .../...

.....

-17-

à tous égards : Syriens, chefs et commis y sont maîtres du terrain.

Le chef de canton ALFA MAMADOU BABA aurait levé (avant son départ pour Dakar et au retour) un tribut pour la foire du bétail, (exposition de l'Artisanat). Service de santé, Enseignement privés de ressources ; dangereuses routes de montagne non entretenues.

ECOLE

Les enfants y viendraient d'eux-mêmes, mais les parents disent : "nos fils ne travaillent plus pour nous et nous devons les nourrir".

Le directeur espère que la plantation d'orangers rapportera une dizaine de milliers de francs, qui paieront l'internat. Mais les enfants viennent-ils à l'école pour gratter des oranges ?

Actuellement, outre les fils de boutiquiers, de fonctionnaires etc...les enfants qui fréquentent l'école sont désignés par le chef de canton. Si le maître choisit lui-même un élève, celui-ci "tombe malade" et ne reparait pas.

La moyenne des études est supérieure à celle de CONAKRY ou de SIGUIRI. Il y a des sujets exceptionnels, qui, venus des écoles rurales, sont prêts en un an pour le C.E.⁴

Et cependant, le jeune Foulah suit à la fois l'école coranique et l'école française. Voici quel est son emploi du temps :

6 à 7 heures	Coran
7 à 11 heures	français
13h30 à 14h	coran
14h à 17h	français
17h à 19h	coran

10heures ½ d'études.

L'enseignement agricole, au début, les a surpris. Maintenant, ils le reçoivent avec joie. Le directeur de .../...

.....

-18-

l'école, M. HERVE (un des instituteurs les plus intéressants que j'aie rencontrés) voudrait créer une Société d'Anciens Elèves, pour garder de l'influence sur les enfants retournés au village. Il pense qu'on pourrait, puisque tous auront des bœufs et qu'ils apprennent à les dresser, donner une charrue aux élèves qui ne sont pas admis à poursuivre leurs études. Ce serait 10 ou 15 charrues à distribuer par an. Les garçons feraient les jougs et les harnais eux-mêmes. Grâce à ce cadeau de fin d'études, ils auraient l'impression de n'avoir pas travaillé en vain, et prendraient parmi leurs voisins de case, une sorte de dignité. L'attrait de la charrue déciderait beaucoup de

⁴ Certificat d'études primaires

parents à envoyer leurs enfants à l'école, car cet instrument est adopté, au Fouta, par tous ceux qui peuvent en faire l'achat.

M. HERVE inviterait les anciens élèves à rédiger un petit périodique, avec tribune libre et concours. Les Anciens Elèves se tiendraient en liaison avec la Société de Prévoyance, qui en serait vivifiée ; ils pourraient se charger de certaines expériences agricoles.

L'Enseignement professionnel plait assez (fer, bois, maçonnerie) les élèves trouvent de l'emploi dans ces métiers.

L'école de Labé comprend 40 filles qui ont, dans leurs études, beaucoup de retard sur les garçons.

L'école ménagère a été tenue successivement par deux dames européennes. L'une était simple et se fit aimer, l'autre était fardée et l'école se vida. Actuellement, le directeur de l'école étant célibataire, l'école ménagère est en sommeil. Il le regrette, car le milieu foulah n'est pas réfractaire à une évolution digne et modérée. Un grand pas serait fait si les femmes de chefs étaient instruites. Des femmes de chefs et de tirailleurs ont fréquenté les cours d'adultes.

.....

MISSION AMERICAINE

On ne connaît à la mission américaine, qu'un seul adepte. Il recevait 50 cts chaque fois qu'il assistait au service religieux. D'autres y assistent parce qu'ils aiment la musique, mais rient au nez du pasteur et s'en vont.

Un garçon qui avait été engagé comme interprète a été accusé de s'être converti, on l'a conspué, et il a dû donner des explications.

Le directeur de la Mission, que je n'ai pas vu car il était absent, est très estimé pour son dévouement toujours prêt.

SERVICE DE SANTE

Grand dispensaire neuf, pauvrement aménagé. Plafonds percés, volets qui ne ferment pas. Pour l'hospitalisation : petites chambres sombres, garnies de taras⁵ trop nombreux.

Maternité trop petite, chambre de travail sinistre, dans la salle des accouchées les lits se touchent presque.

La fréquentation des consultations prénatales et de nourrissons est assurée par les chefs de cantons. Des femmes enceintes font, toutes les semaines, 20km, puis attendent debout l'examen de la sage-femme et repartent aussitôt.

La sage-femme est très intelligente et connaît bien son métier. Mais des écarts de conduite la discréditent auprès de la population. Son mari médecin auxiliaire, étant allé subir à Dakar, l'examen du principalat, elle s'est liée à un Européen, qui l'a bien entendu, abandonnée. Le médecin regrette qu'on ne puisse pas punir l'Européen qui détourne une employée de l'Administration et nuit ainsi au service.

PRISON

2 femmes en prison. L'une a volé des bracelets, l'autre s'est emparée d'un enfant, qui lui avait volé de la viande, lui a empaqueté les mains dans de la paille et y a mis le feu.

.....

Le médecin, a juste raison indigné, épilogue sur une misère nouvelle dans le pays : celle des enfants abandonnés. Le petit brûlé, à jamais infirme, n'avait pas mangé depuis plusieurs jours.

MALI

ECOLE

En projet.

SERVICE DE SANTE

Un médecin auxiliaire et une matrone. Rien à signaler.

PITA

JUSTICE

Une affaire en cours montre que ni l'esclavage ni la mise en gage ne sont entièrement disparus du Fouta comme certains commandants et chefs le prétendent : un maître réclame un enfant de captif mis en otage.

Les affaires d'enfants mis en gages sont fréquentes.

Le chef de Subdivision signale l'embarras où il est quand un enfant (10 à 12 ans) est condamné (ce qui arrive de temps en temps) pour vol de bœufs. On met l'enfant en surveillance chez le chef de canton, qui a parfois de grosses sommes chez lui au moment de l'impôt et craint pour ce dépôt. L'enfant vole sur le marché. Le chef

⁵ lits

en profite pour le reconduire devant la justice et refuse ensuite de le reprendre. On le confie au brigadier et comme cette fois il est surveillé, il s'évade.

.....
-21-

Il y aura lieu de penser à ce problème quand nous visiterons Carabane.

ECOLES

Il n'y a pas d'écoles à Pita, mais deux écoles en brousse, à Timbi Touni et à Timbi Madina.

Dans les deux écoles, des élèves recrutés, qui viennent parfois de loin et ne sont pas nourris.

A Timbi Touni 64 inscrits, 41 présents.

a) Vient de son village tous les jours. A midi achète 8 bananes pour deux sous ;

b) Habite à 6km. Vient tous les matins avec son riz cru et prépare lui-même son repas chez un correspondant. Il n'y met ni sel ni beurre ;

c) Reçoit le samedi et le dimanche 8 ou 10 mesures de riz et les apporte à une femme qui se nourrit avec lui sur cette provision. Quelquefois, le riz n'est pas pilé, il faut qu'il le pile ;

d) 12 ans. Sa mère lui donne 5 mesures pour 10 jours. Le logeur lui donne le complément. En échange, il apporte une charge de bois, le dimanche.

e) LAMARANA BAH, de Fitabo et ALHASSMA BAH, de Pita, ont été frappés à coups de bâton pour avoir demandé des provisions à leurs parents.

L'instituteur ajoute que l'enfant dont les vivres sont épuisés demande à partir, même un jour de classe. Et comment le lui interdire ? Parfois, il ne revient pas : ses parents l'ont mis aux cultures, au grattage des oranges.

A cela, il y aurait un remède : choisir les enfants aisés. Mais les chefs de village amènent des pauvres, et jusqu'à des orphelins, auxquels ils promettent l'entretien. L'école a vendu pour 300Frs de café (les sauterelles ont abîmé les récoltes). Avec cette somme, les élèves font un bon repas avec une sauce chaque semaine.

.....

-22-

Difficulté aussi en cas de maladie. En hivernage⁶, la motocyclette du médecin-auxiliaire ne peut pas passer. Lorsqu'un enfant a le moindre bobo⁷, il faut l'envoyer à Pita. De là, il retourne chez lui et l'école ne le revoit pas.

Le truc est si bon, que les enfants feignent des maladies pour obtenir la permission de partir.

L'enseignement agricole qui plaît à Labé, déplaît ici. Mais un instituteur indigène peut-il enseigner avec foi nos cultures ?

Cet instituteur qui s'ennuie à Timbi Touni, où il est terriblement isolé, fait valoir que l'école étant transférée à Pita, toute la subdivision contribuerait à la remplir, et non un seul canton.

A Timbi Madina, mêmes difficultés.

Au début de l'année, 120 inscrits, à la mi-avril, 70 dont 30 présents.

⁶ la saison des pluies

⁷ douleur physique dans le langage des enfants

L'école est pourvue de 6 belles cases pour le logement des élèves. Ils ne veulent pas y loger parce qu'ils ne sont pas nourris.

Il y a deux ans, ce campement était habité et les parents donnaient aux chefs le riz des enfants. Les chefs ont-ils été indécents ? Les parents se sont lassés. La femme du chef de canton dit que des enfants abandonnent leur famille et s'en vont à Kindia, à Boffa, pour éviter l'école.

Ici, l'instituteur n'est point marié avec une femme inculte, mais avec une élève de l'Orphelinat de Kankan. Son intérieur est soigné et il ne s'ennuie pas. La jeune femme, qui sait coudre et faire la cuisine accepterait de faire l'école ménagère. Ils ont un joli bébé, très bien tenu. Et c'est pitié de les voir logés en paillote, sur la terre battue. En saison froide (très froide au Fouta) le vent souffle à travers la maison.

.....

-23-

UNE ANCIENNE ELEVE

Les écoles de Timbi Touni et de Timbi Madina sont fréquentées par quelques filles. Leur éducation ménagère consiste à balayer la classe.

J'ai voulu savoir ce que deviennent ces filles. On m'a amené BAH AMINATOU SERIF. Elle se montra extrêmement timide, mais finit par avouer - car elle comprenait très bien le français - être venue à l'école pendant 5 ans et en être contente. Elle n'est pas mariée. Elle travaille pour sa mère et fait des comptes pour son père. Se mariera-t-elle ? Non, non. Qui aimerait elle épouser ? Personne.

J'appris qu'AMINATOU⁸ allait convoier dans les 8 jours avec un boutiquier de Pita déjà possesseur de 2 femmes, l'une vivait avec lui, l'autre ailleurs, toutes deux incultes.

Et devra-t-elle obéir à ces femmes ?

C'est elle qui commandera. Elles n'oseront rien dire, parce qu'AMINATOU est fille de chef.

SERVICE DE SANTE

Dirigé par un médecin-auxiliaire apprécié. Il fait ses tournées à motocyclette, ce qui est bien fatigant et ne lui permet d'emmener aucun aide et peu de matériel. En hivernage, la motocyclette ne peut pas circuler.

Population assez réfractaire, mais qui s'apprivoise. Au moment d'une épidémie de variole, la population d'un village a fui pour ne pas être vaccinée, puis est revenue, tout entière docile.

Les femmes ne montent leurs enfants au médecin que lorsqu'ils sont dans un état lamentable. Une seule médication plaît : la piqûre.

Le chef de Subdivision M. ORCEL me signale la femme du médecin auxiliaire, Mme TRAORE, née Louise DIOUF. Elève de l'Ecole de Dakar, Louise DIOUF a été infirmière visiteuse à Matam en 1934-1935. Accusée par le médecin russe MALTZEFF, lui-même "impossible", d'avoir mauvais caractère et mauvaise

.....

⁸ Version originale : ANIMATOU

conduite, Louise n'a pas été titularisée. M. ORCEL, qui l'a connue à Matam, apprécie son intelligence et son dévouement. Il pense que, de son humeur difficile, le médecin-auxiliaire, étant son mari, s'accommoderait. Et que Louise Diouf rendrait à Pita, de grands services.

D A L A B A

JUSTICE

Peu de divorces. Les Foulah tolèrent l'infidélité de leurs femmes si elle n'est pas publique.

Deux femmes en prison :

- a) Son mari avait promis de rester monogame. Elle a mis le feu chez ses co-épouses.
- b) Infanticide.

ECOLE

Il fait froid à Dalaba. L'école a des fenêtres vitrées. Mais les vitres coûtent cher, et sont fragiles. On n'a vitré que la partie supérieure des fenêtres. Le reste est en bois. Quand on ferme les fenêtres, la classe est sombre. On les ouvre. Le maître garde son par-dessus. Les élèves sont à peine vêtus.

Le directeur, M. BALDE SEIKOU, nous donne les renseignements suivants :

L'école de Dalaba est très fréquentée : l'esprit de profit se généralise et tous veulent faire à leur fils une situation.

Mais il est difficile d'avoir les enfants de la brousse, à cause du ravitaillement. On demande 15 kg au chef, il en demande 25 aux parents. Si les parents jugent cette quantité .../...

.....
-25-

excessive et la réduisent, le chef garde tout.

L'administration a renoncé à s'occuper de la nourriture des élèves. Le père amène l'enfant et lui cherche un logeur. Il enverra le riz que la femme fera cuire. Souvent le mari enseignera le Coran à son pensionnaire, gratuitement. Dieu paiera. Le petit rapportera une charge de bois, le jeudi et le dimanche et fera les commissions. Mais il arrive que le père cesse d'envoyer le riz. Alors l'enfant demande des permissions pour payer sa nourriture en travail. Si on les lui refusait, il ne mangerait pas.

Au sujet de l'enseignement agricole, les avis sont partagés. Les cultivateurs l'acceptent, les fonctionnaires, les commerçants, protestent. Et ceci est d'autant plus curieux, dit le directeur, M. BALDE SEIKOU, que l'enseignement maraboutique lui-même comporte une partie agricole, dont le but est à la fois de former l'enfant et de rétribuer le maître. Et cette formule est acceptée aussi bien par les fonctionnaires que par les cultivateurs. Mais qui peine pour le marabout gagne sa bénédiction.

Les enfants aiment les travaux des champs. Ils parlent chez eux de nos méthodes, emportent des plants, obtiennent de leur mère qu'elle les soigne, rendent compte au maître de leurs gains.

Les métiers manuels, sauf celui de forgeron, n'ont jamais été méprisés au Fouta. Les nouvelles méthodes de tissage que nous enseignons sont appréciées.

Plusieurs élèves ont demandé à partir pour l'école artisanale de Kindia, afin de devenir tisserands. Il sera nécessaire, au retour, de les guider, de les encourager. C'est une de nos grandes fautes, d'abandonner trop vite à eux-mêmes les élèves que nous avons formés. Une autre faute, c'est de modifier sans cesse notre orientation : « Dès que le Commandant change, tout change! ».

Grand obstacle à l'éducation des filles : Dalaba n'a .../...

.....

-26-

pas d'école ménagère. «On n'y apprend rien de ce que doit savoir une femme», disent les pères de famille. Quelques-uns placent leur fille chez des européennes pour qu'elles y apprennent à coudre et à tricoter.

Cependant, les chefs sont tentés de faire instruire une de leurs filles, dont ils feront une secrétaire, et qui écouterait les traductions de l'interprète. Mais les mères résistent, car elles ont peur de perdre leur autorité, de voir leur fille devenir coquette et légère.

Les garçons de l'école, presque tous, veulent une femme instruite. Quelques-uns, cependant, sont d'avis contraire et pour les raisons que voici :

Elles sont rusées.

Elles en savent autant que leur mari et il ne peut pas les commander.

Elles comprennent leur mari quand il parle français et elles peuvent lire ses lettres.

La langue française joue, dans le mariage, un rôle plus important qu'on ne le soupçonnerait ; c'est au contraire, parce que «je pourrais lui parler sans que les autres comprennent» qu'un futur commis cherchera une évoluée.

Mais aucun ne pense à des qualités ménagères, parce que, il n'y a pas d'école ménagère à Dalaba.

ECOLE CORANIQUE

L'école française, qui prépare à des situations lucratives, fait peu à peu désertier les écoles coraniques.

Chacun y va encore un peu, mais moins assidûment, moins longtemps. Faut-il s'en étonner ? Son père le laisse libre. Et lui, habitué à l'étude intelligente, devient rebelle au rabâchage. Peut-être même perd-il la faculté de retenir ce qu'il ne comprend pas.

Enfin, 3 séances de Coran et deux de français par jour, c'est trop. Pourtant, si l'on interdisait aux élèves .../...

.....

-27-

d'aller chez le marabout, ils quitteraient l'école.

Une bonne solution, ce serait l'école franco-arabe. Elle maintiendrait la discipline familiale et les traditions. Les marabouts, devenus moniteurs, ne seraient plus nos rivaux, mais nos auxiliaires auprès des parents.

L'école franco-arabe serait agricole, artisanale, ménagère aussi car elle aurait sa section féminine, et les filles y viendraient nombreuses.

M. BALDE SEIKOU, fils de marabout, souhaiterait se perfectionner en arabe et devenir professeur de médersah⁹.

⁹ Etablissement d'enseignement religieux islamique

Le grand chef des Foulah, TIERNO OUMAROU, plaide dans le même sens pour « une école arabe comme à Saint-Louis, et pour les filles, la même chose ». Il ajoute que les garçons et les filles s'en vont 'trop' ; qu'il faudrait pour les retenir des habitations plus modernes et des salaires meilleurs. « on travaille pour manger seulement disent-ils ».

MISSION AMERICAINE

Ne possède à Dalaba qu'une maison de repos. Les indigènes disent : « Les Américains se renseignent pour prendre le pays ».

SERVICE DE SANTE

Dirigé par un médecin-auxiliaire renommé, M. DEEN. Mme DEEN, sage-femme, dirige la maternité.

Au dispensaire : 300 malades par jour.

A la maternité : 15 accouchements par mois.

La consultation prénatale est mieux suivie que celle des nourrissons.

Sur 24 femmes traitées pour syphilis, 18 ont eu de beaux enfants, les autres sont venues trop tard.

Ces résultats ne sont pas obtenus sans une certaine pression. Un envoyé du chef de canton, chargé de la prospection, envoie les femmes enceintes chaque semaine (3 à 5 km).

.....

Celles qui sont à terme sont gardées en attente. Les $\frac{3}{4}$ des accouchements se font à la Maternité.

La sage-femme est aidée par une matrone qui va chercher les femmes chez elles, nettoie la Maternité, blanchit le linge et touche 20Fr par mois.

Les matrones de brousse ne reçoivent rien. Et la sage-femme dit : « elles font vraiment du joli travail. Sans elles, nous ne pouvons absolument rien faire ».

La distribution de boubous est très appréciée dans cette région froide. Mais il faut pouvoir en donner 40 par mois. Or, le crédit est de 15Fr.

On a pris beaucoup de peine, en construisant la Maternité, pour ménager un espace entre le mur et le toit. Or, en toute saison c'est inutile, et pendant la période des brouillards, c'est dangereux. Il suffit d'entrer dans la salle des hospitalisés pour comprendre qu'il est criminel de loger ainsi des femmes et des bébés, qu'il faut de toute urgence, poser un plafond. M. TAP l'avait compris et avait fait prendre les mesures. Mais, de CONAKRY, on a jugé, sans doute, la dépense inutile. Le plafond n'a jamais été posé.

GAOUAL

On s'est beaucoup plaint, dans tous les postes du Fouta, des voleurs de bœufs. M. l'Administrateur FOZEMBA assure qu'à Gaoual il n'y en a pas.

Beaucoup de femmes demandent à divorcer, parce que leur mari, disent-elles, ne les entretient pas. Beaucoup de jeunes filles ne veulent pas du mari choisi par leur père.

PRISON

En prison, une pauvre petite femme, au corps d'enfant. Elle a eu un bébé infirme. Son mari le lui a tant reproché qu'elle a égorgé ce petit. Du moins, elle a avoué l'avoir fait. On a été très ému à Gaoual par cette affaire. Il y aurait eu désaccord entre les aveux de la femme et les faits constatés lors de l'exhumation. Est-ce bien la femme qui est coupable ?

Lorsqu'on l'amena devant le Tribunal, elle se mourait de faim parce que les prisonniers mal nourris, (ils le seraient encore actuellement), ne lui avait rien laissé à manger. Il fallut la porter sur une civière. C'est dans ces conditions qu'elle fut interrogée.

Elle couche actuellement dans un réduit nommé cuisine. La prison de Gaoual est infecte. Les prisonniers couchent au milieu des cendres, sur des lambeaux des nattes absolument déchiquetés et crasseux. Quelques-uns s'étendent sur des fragments de tôle ondulée qu'ils ont essayé d'aplatir.

Le Dr. PATRENKO a eu maille à partir avec l'administration au sujet de prisonniers blessés aux jambes par leurs chaînes et qu'on refusa de déshâner. Ils furent envoyés avec leurs pansements et leurs chaînes porter les bagages du gouverneur. Celui-ci a ordonné de délier les hommes. Mais les chaînes sont toujours en usage et feront de nouvelles plaies...

SERVICES DE SANTE

On reproche au Dr. PATRENKO, de vouloir se donner de l'importance. Il a du moins les qualités de ce défaut : il aime son métier, il y est consacré, il veut faire œuvre utile.

Il se plaint de n'en pas recevoir les moyens. Les crédits pour le dispensaire sont épuisés, lui dit-on. Il demande le compte, on le lui refuse, avec cet avertissement : .../...

.....

-30-

« N'oubliez pas que c'est moi qui vous note ».

M. CORMIER, agent spécial, actuellement en congé, communique le compte au médecin : il y voit figurer pour 275 Frs des tôles ondulées qu'il cherche en vain dans les bâtiments dont il a la charge.

Pour le poste de Youkounkoun, tenu par le médecin auxiliaire et contrôlé par Gaoual, l'Administrateur annonce : pas de crédits. On ne pourra donc ni nourrir les malades, ni acheter l'essence nécessaire à la motocyclette du médecin-auxiliaire.

Mais, le 2 Avril, arrive une lettre de médecin-colonel :

Youkounkoun :

Alimentation des malades.....1.500

Moyens de transport.....1.200

Le prédécesseur de M. PETRENKO découragé, avait complètement abandonné le service, si bien que les armoires sont pleines de matériel accumulé.

M. FOZEMBA, qui va partir, aurait vendu une vieille voiture à l'un de ses chefs de canton avec 5.000 Frs de bénéfice.

Le docteur PETRENKO ne se contente pas d'accuser M. FOZEMBA. Il produit, avant que faire se peut, des pièces à l'appui de ses dires. J'ai vu :

- 1° - une lettre du médecin-auxiliaire de Youkounkoun, exposant les difficultés que lui crée le refus de tout crédit d'essence ;
- 2° - une note du médecin colonel, indiquant, le montant du crédit accordé.

Le chef de la Subdivision de Youkounkoun, M. BELLAT, garde le silence sur les agissements de son supérieur, mais ne les nie pas et laisse voir qu'il y aurait beaucoup à dire.

.....

-31-

Y O U K O U N K O U N

Bien que la Subdivision de Youkounkoun n'appartienne pas, géographiquement, au Fouta Djallon et soit surtout peuplée de Cognagui, de Bassari et de Badiaranké, je l'étudie ici, à cause de son rattachement au cercle de Gaoual.

Les Foulah proprement dits qu'elle renferme sont les mêmes que nous avons vus et je n'y reviendrai pas. Mais d'autres Foulah méritent l'attention : les Foulah Kounda.

FOULAH KOUNDA

Les Foulah Kounda dont le nom fait songer aux Peulhs Kounta de Tombouctou, sont plus proches, par leurs mœurs, des Peulhs du Soudan que les Foulah du Fouta. Ils n'ont jamais dominés en Guinée mais étaient au contraire

tributaires des Badiaranké. Il semble que leur exode ait précédé la venue des Nord-Africains sur les bords du Niger, car ils sont à peine en voie d'islamisation.

Les cases des Foulah Kounda sont en paille, propres et bien agencées. Chaque femme a la sienne. Les hommes cultivent en commun pour le chef de carré. Toutes les femmes d'un même mari font ensemble une rizière. Chacune a sa case indépendante.

Les Foulah Kounda ignorent la vannerie. On peut donc supposer que, comme l'islam, elle a été introduite au Soudan, après leur départ, et qu'elle est d'origine arabe. Par contre, les Foulah Kounda¹⁰ sculptent les poteaux de leurs cases, plus grossièrement mais dans le même esprit que les Peulhs.

BADIARANKE

Les Badiaranké sont forgerons. Bien qu'ils vivent côte-à-côte, avec les Foulah Kounda, ils sont installés tout différemment. Toutes les femmes d'un carré habitent ensemble la même case, où leurs taras, sont disposés en étoile. J'en ai compté 12 dans une seule case.

.....

Aucun aménagement pour suspendre des objets, aucun ornement.

COGNAGUI

Les mœurs des Cognagui rappellent celles des Lobi et des Somba. Ils sont de même fort peu vêtus. Garçons et filles jouissent, jusqu'au mariage, de la liberté sexuelle. Pas de dot, le fiancé cultive pour son futur beau-père.

Les Cognagui vivent dans des cases de paille, très petites et individuelles.

Chaque femme a deux cases, une pour dormir, l'autre pour faire la cuisine.

Après l'initiation, les garçons se parent de colliers, de bracelets, de ceintures et de couronnes de perles. Ils portent un arc et un carquois et vivent à l'écart, dans des cases placées sur un même alignement et surmontées d'un ornement en forme de roue (ou de soleil).

Les Cognagui¹¹ sont très habiles à fabriquer les fines nattes de bambou qu'ils emploient comme clôtures. Chaque année, des jeunes gens partent pour la Gambie anglaise, se fixent dans les régions à bambou, fabriquent des nattes et les vendent, puis reviennent avec l'argent de l'impôt, des culottes, des perles, des ceintures en grand nombre, qu'ils étagent sur leur torse. Ils aiment aussi les chaînes d'acier que nous employons à attacher les trousseaux de clefs. Par douzaines, ils se les suspendent autour des reins.

Les tirailleurs Cognagui¹² rengagent souvent, mais finissent par rentrer au village. Ils racontent des choses que personne ne croît. Ils se remettent à vivre nus.

Les femmes cognagui sont très robustes, et travailleuses. Elles portent maintenant de petits pagnes brodés par leurs fiancés.

Les Cognagui furent toujours libres. Ils volaient autrefois des hommes, qu'ils vendaient aux Dioula, pour

.....

les Malinké.

¹⁰ Version originale: Kounta

¹¹ Version originale : les Cognagni

BASSARI

Nus comme les Cognai, les Bass Ari sont de mœurs moins primitives, car ils ont été soumis aux Foulah. J'ai eu le regret de ne pouvoir visiter aucun village Bass Ari. Les demeures y sont de pierres sèches, m'a-t-on dit.

Les Bass Ari n'autorisent, entre leurs jeunes gens, que des rapports amoureux platoniques. Les filles sont mariées vierges, contre une dot.

JUSTICE

Les Foulah viennent soumettre leurs différends au Commandant, les Bassari et les Cognagui, ne le font jamais.

ECOLE

Deux classes sous la vérandah ; les salles intérieures inhabitables, ont été transformées l'une en magasin, l'autre en dortoir.

Dans la 2^{ème} classe, 93 inscrits, 53 présents dont 20 filles. Pour la première fois, je vois des écoliers aussi timides que les écolières. Ce sont les Cognagui et les Bassari. Ils sont peu nombreux. Seuls les fonctionnaires et les Foulah envoient leurs fils en classe volontiers. Les autres disent : « tu perds ton temps, mieux vaut cultiver pour moi que l'instituteur ».

Cognagui et Bassari donnent quelques fils de chefs, qui sont nourris par leurs pères et logés chez le représentant ou au dortoir. Mais dès qu'on envoie ces enfants à

¹² Voir note 11

l'école régionale de Labé, les parents profitent de la première cérémonie pour les rappeler, et les gardent. Un seul Cognagui a pu être envoyé à l'E.P.S.¹³ à Conakry.

Youkounkoun possède un excellent produit de l'école élémentaire et moyenne : Kobité Mané. Kobité Mané était un petit garçon tout nu, fils d'un chef tout nu. Maintenant, son père porte un grand boubou et il est certain qu'un .../...

.....

-34-

vieillard vêtu est plus digne qu'un autre. Kobité porte un complet blanc, un casque, des souliers. Et qui mieux est, il s'exprime en bon français, avec finesse et intelligence.

Il avait 10 ans quand son père lui demanda s'il voulait aller à l'école. Ses camarades étaient inscrits. Il fut content d'étudier et assidu. Les autres manquaient souvent la classe et plusieurs, maintenant, le regrettent.

Kobité, après 5 ans d'école, partit pour Labé et y fit encore 2 ans. Puis son père le reprit pour en faire un interprète. Il n'est pas content. « Si je ne deviens pas chef de canton, après mon père, dit-il, j'ai perdu mon temps. » Il avoue pourtant, être heureux de ce qu'il a appris. Il irait volontiers à l'école, de nouveau. Si on ouvrait un cours d'adultes, il le suivrait, avec ses anciens camarades. Son père y viendrait aussi.

Détaché du fétichisme, dont il juge de haut les coutumes, Kobité hésite entre le christianisme et l'islamisme. Il s'agit de savoir ce qui est le plus avantageux.

Mais à rester sans religion, il ne songe pas.

AGRICULTURE POST-SCOLAIRE

¹³ Ecole primaire supérieure

Une intéressante expérience post-scolaire a été tentée à Youkounkoun. La Mutuelle a acheté une charrue qui a été confiée à 4 anciens élèves, âgés de 12 à 15 ans : 1 Cognagui, 1 Bassari et 2 Badiaranké. Ils ont cultivé avec plaisir, en utilisant les bœufs de la Mutuelle. Le produit de leur récolte sera consacré à l'achat de bœufs qui seront leur propriété, la charrue leur restant prêtée. Ces quatre garçons sont disposés à rester associés. Ils continueront de fréquenter l'école entre la récolte et les semailles.

MISSION CATHOLIQUE

La Mission Catholique donne le curieux spectacle de catéchumènes nus et emperlés armés d'un arc et .../...

.....

-35-

d'un carquois. Ce sont des Cognagui.

Il est difficile, dit le père de leur donner l'esprit chrétien. Il faut transiger avec la coutume, permettre l'initiation et souvent, la polygamie (qui exclut du baptême).

Aucune femme ne se convertit individuellement. Elles vivent « dans un état d'abrutissement voulu par les hommes ». Vexées, injuriées, frappées, elles prennent leur revanche en négligeant les cultures et la cuisine. Quand le mari se convertit, la femme suit.

Les Pères signalent certaines cruautés de la coutume :

Après l'initiation, il est de règle que chaque garçon frappe les femmes qu'il rencontre. Ils s'acharnent même sur des femmes enceintes et sur des fillettes. On en voit tomber et ne pouvoir se relever. C'est l'occasion d'assouvir des rancunes nées

entre mâles. Ces représailles ont-elles leur contre-partie ? Il y a deux ans, un initié est mort, apparemment empoisonné. L'enquête n'a pas abouti.

La Mission exige que ses adeptes, lors de l'initiation, fassent seulement le simulacre de frapper ; elle les emploie à faire adopter cette innovation. De là, des chrétiens auraient été menacés d'empoisonnement.

Suppression d'enfants difformes. Informés qu'un enfant était ainsi condamné, les Pères, impuissants à le sauver, se sont contentés de le baptiser.

Suppression du plus faible des jumeaux. Les Pères demandent lequel et le baptisent. Ils sont parvenus à en sauver quelques-uns.

Avortements obligatoires avant l'excision. Très bien faits : jamais d'accident.

On abrègerait la vie de certains vieux, de certains malades. Une folle aurait été supprimée.

.....
-36-

Qui mange, fût-ce par erreur, la viande réservée aux sorciers disparaît.

SERVICE DE SANTE

Poste récent. Installation dans une paillote avec beaucoup de soin. Il y a des bancs pour les malades. L'ordre est parfait. Le médecin-auxiliaire, capable et dévoué, a obtenu rapidement la confiance des populations les plus primitives. Le premier jour, 352 malades se sont présentés. On se bousculait à la porte. Des guérisons de pianiques ont fait grande impression. Actuellement, la moyenne des consultations est de 150 par jour : pian, ulcères énormes, éléphantiasis, lèpre (traitement suivi régulièrement) (Quelques-unes ont pu être dépistées, d'autres restent douteuses, faute de microscope).

Le médecin-auxiliaire est pourvu d'une motocyclette. Nous avons vu que faute d'essence il ne peut s'en servir. Ce moyen de locomotion est d'ailleurs imparfait : le sol, sablonneux, provoque des chutes fréquents. En hivernage, les routes seront peut-être impraticables. En outre, il est impossible d'emporter assez de médicaments et de matériel. Il faut laisser une provision dans chaque centre et elle ne peut pas être complète. Le médecin ne peut pas non plus se faire accompagner d'un infirmier, faute duquel il doit appliquer tous les traitements lui-même.

Pas de maternité, pas de sage femme. Les femmes, se laissent volontiers examiner et traiter, viendraient volontiers accoucher. Chez elles, elles accouchent sur le sable, seules et se relèvent aussitôt, pour vaquer à leurs travaux.

L'enfant est enduit de sel, de piment et exposé au soleil, car s'il n'est pas vigoureux, il doit disparaître.

.....

-37-

En Mars dernier, sur 184 malades de troubles digestifs (2 décès) la moitié étaient âgés de 0 à 2 ans. Le médecin-auxiliaire a fait une dizaine de postes en Guinée et n'a jamais vu autant de petits consultants de 2 à 5 ans.

Il manque, à Youkounkoun, une sage femme, un infirmier, un microscope. Et les crédits prévus pour le dispensaire.
